

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# L' Abeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 31 DÉCEMBRE, 1879.

No. 16.

## La Société Laval. Ses avantages.

Parmi les institutions secondaires établies au Petit Séminaire, pour favoriser les études sérieuses, et promouvoir le développement de l'intelligence, la Société Laval peut figurer comme l'une des plus importantes tant par les services signalés qu'elle a rendus que par son ancienneté et l'élévation de son but.

La fin générale de cette Société est d'encourager les membres aux travaux sérieux qui font l'objet des études du Petit Séminaire; sa fin particulière est de favoriser la composition littéraire, le débit oratoire et une noble aisance dans l'exposition des idées.

Son origine remonte au commencement du dix-neuvième siècle. Si l'on en croit la tradition, nos ancêtres étudiants aimaient à se réunir aux jours de fêtes et de congés, pour s'exercer à l'art si difficile de la parole. Après avoir improvisé tout un personnel de graves officiers, d'éloquents orateurs prenaient tour à tour la parole, et discutaient les sujets les plus élevés de l'ordre politique et religieux. Souvent ils s'inspiraient des circonstances difficiles et des temps orageux que traversait alors la patrie, pour défendre avec enthousiasme nos institutions, notre langue et nos lois. C'est, dit-on, dans ces joutes oratoires que Papineau révéla pour la première fois ce remarquable talent de la parole dont il a si tristement abusé pour briser une couronne que son génie, la religion et la patrie auraient si généreusement déposée sur son front. C'est encore au sein de cette société naissante que plusieurs des hommes qui honorent aujourd'hui le pays par leurs talents, ont fait les premiers pas dans la voie de l'éloquence; c'est là qu'ils ont dépouillé cette crainte, cette timidité naturelle au jeune athlète qui débute dans la carrière; c'est là enfin qu'ils se sont formés à l'art toujours difficile de la parole, et qu'ils ont acquis cette facilité d'élocution, cette noble aisance dans le débit, en un mot toutes les qualités de l'orateur.

Mais qu'est-il besoin de remonter si haut dans le passé, lorsque chaque jour encore, nous pouvons constater les heureux résultats que produit parmi nous la Société Laval? Voyez plutôt cet élève: il vient d'entrer dans les classes de

littérature; déjà son âme commence à s'ouvrir aux douces inspirations de la poésie; son imagination se réveille au contact de ce souffle divin, et l'expression, cet admirable reflet de la pensée, devient entre ses mains un instrument plus docile et plus soumis. Bientôt les seuls essais de la classe ne peuvent plus suffire à ce jeune amateur du beau et du vrai; il comprend que les talents nouveaux qui viennent de poindre dans son intelligence, ont besoin d'un plus grand théâtre pour se développer et grandir. Alors la Société Laval, comme une mère charitable lui tend les bras, et lui dit: "Viens, mon enfant, c'est ici que tu pourras satisfaire les généreux élans de ton âme, et développer tes talents par des travaux aussi utiles qu'agréables. Le champ est vaste, tu as pleine liberté: tous les genres sont à ta disposition. Courage donc; et le succès ne tardera pas à couronner tes nobles efforts."

Le jeune élève, rempli de confiance par ces paroles, se rend à la charitable invitation qu'on lui fait: il est reçu membre de la Société Laval. Mais, hélas! son courage va bientôt subir une rude épreuve. Dès la première séance à laquelle il assiste, il voit monter à la tribune un colosse de la science, un philosophe consommé: il l'entend exposer avec une éloquence quasi Cicéronienne, l'une des questions les plus intéressantes de la philosophie. Tous les auditeurs sont fascinés par le charme de cette parole facile et correcte, de cette exposition rapide et animée, et des salves d'applaudissements interrompent à chaque instant le nouveau Démosthène. Alors notre jeune littérateur, tout déconcerté, se dit en lui-même: "Non ce n'est point ici le théâtre où je dois essayer mes faibles talents; cette sphère est trop élevée, jamais je ne pourrai y atteindre." Le découragement va s'emparer de son âme, lorsque soudain, il se rappelle les consolantes paroles qu'on lui a adressées: ce souvenir calme peu à peu son désespoir, et lui rend enfin son ancien courage. Il se met donc à l'œuvre et prépare un travail pour la Société. Certes, il se garde bien d'aller puiser son sujet dans les profondeurs de la philosophie: ses vues sont plus modestes. Un éloge historique, tel est l'arme avec lequel il va se présenter dans la carrière, et tenter les hasards du combat.

Bientôt arrive l'heure où il doit se produire pour la première fois en public, et élever la voix dans l'assemblée de ses pairs. Quel moment critique! Il gravit, en tremblant, les degrés de cette tribune où naguère encore tonnait un foudre d'éloquence. Sa voix est émue, son geste timide: c'est à peine s'il ose envisager son auditoire. Enfin, après avoir, pour ainsi dire, sué sang et eau, il se retire au milieu des applaudissements de ses confrères charitables qui tiennent moins compte du succès que de la bonne volonté et des généreux efforts.

Vous croyez, peut-être, que ce début, un peu pâle sans doute, sera sans profit pour notre jeune confrère. Attendez un peu. Deux mois se sont à peine écoulés, et le courageux athlète se présente de nouveau sur le champ de bataille. Mais cette fois, il est mieux aguerri: sa voix est plus ferme, son geste moins timide, son regard plus assuré; il s'échauffe même de temps en temps, et laisse échapper quelques mouvements oratoires: en un mot, il n'est pas encore parvenu au sommet de l'art, mais il marche à pas de géant. Un troisième puis un quatrième discours se font remarquer par de nouveaux progrès: bientôt enfin toutes les difficultés sont vaincues, et le succès le plus complet vient couronner les généreux efforts de notre héros.

Il ne faut pas croire, toutefois, que les avantages promis par la Société Laval se bornent à ces quelques succès remportés en présence d'un jeune auditoire d'écoliers. Non—ces triomphes ne sont que le prélude d'autres plus importants que le jeune élève remportera plus tard lorsqu'il aura à défendre les droits de la veuve et de l'orphelin, ou à annoncer au monde les vérités éternelles. Alors il comprendra l'immense avantage que l'on peut retirer de ces joutes paisibles et agréables où le jeune littérateur s'avance pas à pas dans la voie souvent assez rude de l'art oratoire. S'il parvient à réussir dans la situation où la Providence l'aura placé, si, grâce à l'ascendant de son éloquence, il peut ramener à la vérité quelques esprits égarés, et contribuer au développement des idées saines et solides, il sera forcé de reconnaître que ces succès sont dus en partie aux précieuses qualités dont il a puisé le germe à la Société Laval.

## L'Abaille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 31 DECEMBRE 1879.

## Le jour de l'an.

"Le jour de l'an est un jour comme les autres," voilà ce que me disent les cadrans, les montres, les horloges, les chronomètres, les clepsydres, les sabliers et surtout le soleil, qui ce jour-là paraît tout frileux et rechignant pendant quelques heures à peine; et pourtant, vous le dirai-je, je n'ai jamais cru cela et je ne le croirai probablement jamais. Il me répugne de penser que la seule différence entre le premier jour de janvier et le deuxième réside en ceci que l'un commence le mois et que l'autre ne le commence pas, en ceci que l'un soit premier et l'autre second. Pour moi le jour de l'an, c'est comme un général dans une armée, comme un roi parmi ses vassaux, et si les cadrans et les montres ne veulent pas en convenir, il doit y avoir là-dessous quelque mystère d'iniquité. Les sociétés secrètes ont dû a heter la complicité des bijoutiers de Genève, et dans leur désir de saper tout ce qui a du prestige, elles veulent nous forcer peu-à-peu à considérer tous les jours comme semblables. Mais ou je me trompe fort, ou cette démocratie malsaine ne réussira jamais à détrôner le jour de l'an, et plus tard la science établira qu'au jour de l'an il y a toujours quelque phénomène particulier, qui assure à ce jour la prééminence. Quant au soleil, c'est un boudeur. La renommée du jour de l'an le fatigue. Mais plus tard il se montrera plus accommodant et plus gracieux.

"Je n'ai jamais cru que le jour de l'an fût pareil aux autres jours, et pourtant dans tout un siècle j'ai eu l'occasion de le prendre en défaut ce jour qui m'est si cher. Mais chaque période de ma vie a confirmé la grande estime que je lui porte. Quand j'avais dix ans, c'était un jour de gala, un jour de fêtes et de jouissances qui laissaient dans l'ombre les contes des mille et une nuits. Ce jour-là les aïeux, les oncles et tantes et tous les anciens de la famille semblaient rajeunir et ma grand'mère était comme une fée. D'un coup de baguette elle faisait jaillir des merveilles. Alors le jour de l'an me paraissait tout court.

"Quand j'eus vingt ans, le jour de l'an prit un importance encore plus grande. Il s'agissait de produire ma personne au grand jour et d'affronter dans les rues et dans les salons les regards inquisiteurs. Quel souci pour ma cravate, que de temps employé à dompter ma chevelure et à lui donner une structure artistique? Que de saluts longuement pratiqués, aussi voisins que possible de la culbute et pourtant con-

formes aux lois de l'équilibre! Il est bien vrai, plusieurs jours après, des billets anonymes me signalaient comme un personnage ridicule. Mais que vaut l'anonyme? Je n'en croyais rien et mon sens intime, d'accord avec l'attention respectueuse qu'on m'avait témoignée, me rassurait complètement sur l'effet que j'avais produit.

"Quand j'eus quarante ans, le jour de l'an était pour moi une affaire d'or. Que de créanciers adoucis, que de débiteurs retrouvés! sans avoir l'air d'avoir un but, je flairais les bonnes visites, ces visites utiles pour un temps à venir plus ou moins éloigné. Que de nouvelles précieuses, que de confidences amenées par le besoin de ne plus parler de la température. Et puis c'étaient les invitations que je recevais, faute d'autre peut-être ou par quelque vengeance féminine contre un voisin peu diligent, pour le prochain grand repas. Que de blessures politiques traitées à l'huile d'olive! Enfin je faisais plus de chemin ce jour-là que dans les six mois qui suivaient. Dans mes visites, j'entendais pester contre la corvée des visites, contre les impôts des étrennes, contre la tyrannie des enfants, contre les caprices des domestiques. Je laissais dire et je me disais que si le jour de l'an n'était pas inventé, il faudrait payer bien cher celui qui l'inventerait.

"Depuis que j'ai soixante ans, et je ne parle pas d'hier, le jour de l'an est pour moi tout à fait patriarcal. Je n'ai pas d'héritiers directs, mais j'ai des neveux à plusieurs étages et des filleuls dans toutes les rues de la ville. Tout ce monde là vient chercher sa petite part. Quelle distribution de violons, de chevaux, de sucreries, d'images, de médailles? En vain ma vieille servante proteste et m'insinue que c'est par intérêt que ce monde m'accable.

"Laissez-les fuir, lui dis-je. Je ne vois pas ce qu'ils pensent, mais je suis content de les voir et je suis réjoui des compliments qu'il me tournent. S'ils ne sont pas sincères, tant pis pour eux. Mais le bon Dieu donne des étrennes à tout le monde, au méchant comme au bon. Faut-il que je passe toute l'année à entendre filer ma servante.

"Bref je l'ai cru, je le crois et je le croirai longtemps: le jour de l'an n'est pas un jour comme les autres."

Ces réflexions d'un vieillard, nous les livrons, ce premier jour de l'an 1880, à la méditation de nos jeunes amis.

## Bibliographie.

*Les danses et les bals.*—Sermons, notes et documents, par le curé de A.-D. de Québec.

Nos respectueux hommages à l'auteur de l'envoi de cette intéressante brochure. Elle renferme comme un traité

On le voit donc, le rôle que joue parmi nous cette institution littéraire, est plus important qu'on ne le croit généralement, et peut influer grandement sur notre avenir. Mais pour remplir ce rôle, notre Société a besoin d'encouragements; il faut qu'elle compte dans ses rangs la plupart des élèves qui ont le précieux privilège de pouvoir s'enrôler sous sa bannière demi-séculaire; il faut surtout que chaque membre se fasse un devoir de lui apporter le concours de ses travaux: est ce bien difficile lorsque l'intérêt de chacun y est engagé? Aussi, il n'y a pas à en douter, les membres vont se mettre à l'œuvre avec ardeur.

D'ailleurs, nous avons sous les yeux des exemples bien propres à stimuler notre zèle. En effet, si nous jetons un regard rapide sur les différentes sociétés littéraires qui sont comme les filles de la Société Laval, puisque celle-ci leur a servi de modèle, nous trouvons partout une ardeur infatigable. Voyons d'abord la Société St-Louis de Gonzague établie chez nos confrères de la petite Salle. Elle compte à peine quelques années d'existence, et cependant elle peut se glorifier de son passé. Plusieurs séances semi-publiques ont déjà révélé sa vigueur et sa force, et les travaux journaliers des jeunes aspirants enrôlés sous sa bannière, montrent assez quel sang généreux coule dans ses veines. Puis vient la Société St-François de Sales, chez nos confrères externes. Je ne parlerai pas de ses triomphes, ils sont connus de tous. Que l'on se rappelle seulement les séances publiques données à l'Université par ses membres, et le rapport de ses séances privées publiés dans *L'Abaille*, et on y verra la preuve de sa prospérité.

Ce n'est pas seulement au Séminaire de Québec qu'on a vu fleurir des institutions formées sur le modèle de la Société Laval. Les Séminaires de Rimouski, de Chicoutimi, de Sherbrooke et le Collège de Lévis ont aussi modelé leurs sociétés littéraires sur la nôtre et en ont emprunté les règles fondamentales. Cet honneur est bien propre à faire croître en nous l'estime que nous devons lui porter et à stimuler de plus en plus notre zèle à promouvoir ses intérêts et sa prospérité.

Songeons que la Société Laval, étant, pour ainsi dire, la mère de toutes les autres, doit les précéder dans le chemin de la gloire et du devoir: elle est la première par l'existence, il faut qu'elle le soit aussi par le succès. Mais pour cela, encore une fois, il faut le concours généreux de tous les membres. A nous donc de réchauffer notre ardeur, et de travailler plus que jamais à l'avancement d'une institution qui vérifie si bien ce vers de notre aimable poète latin:

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

(à continuer.)

DISCIPULUS.

complet sur les danses modernes. Les documents qui la terminent sont palpitants d'intérêt.

Sans doute les personnes qui liront ces pages éloquentes n'oseront plus se permettre de ces amusements essentiellement immoraux.

#### Nouvelles locales.

La retraite de vocation, commencée le jour de Noël au soir, s'est terminée samedi midi. C'est M. le Supérieur lui-même qui l'a prêchée.

La collection des reliques canadiennes de l'Université vient de s'enrichir d'une pièce très-précieuse, donnée par M. J. Blais de N.-D.-de-la-Garde. C'est un taquet provenant du fameux vaisseau *l'Original*, enseveli depuis plus d'un siècle sous les eaux du St-Laurent. A part l'intérêt historique qui s'attache à cet objet, on peut constater l'action destructive de l'eau sur les pièces qui y sont plongées. Cette action varie : relativement à cette portion de *l'Original*, on dirait que l'eau a agi sur le bois comme l'aurait fait le feu. L'extérieur du taquet est tout couvert de crevasses s'entrecroisant en tous sens, absolument analogues à celles qu'on aperçoit sur un morceau de bois qui a subi un commencement de calcination. Ajoutons encore que le volume en est considérablement diminué. Une portion notable a été rongée par l'eau.

#### Soirée dramatique des Rhétoriciennes.

S'il est une circonstance où la fonction du narrateur offre des difficultés, c'est assurément celle qui se présente aujourd'hui que nous avons à décrire la soirée dramatique donnée lundi soir, à la Grand-Salle de l'Université, par nos confrères de la Rhétorique, à l'occasion de la fête patronale de notre bien-aimé Supérieur. Comment, en effet, donner une idée juste du succès obtenu par nos confrères ? Les émotions ont été si fortes, et la plume est si froide ! Et pourtant, il nous est impossible de ne pas insérer dans les colonnes de notre journal une des plus belles soirées qui aient été données par les élèves du Petit Séminaire. Mais ceux d'entre nos lecteurs qui ont été les heureux témoins de ce succès pardonneront volontiers à notre impuissance ; quant à ceux qui n'ont pas eu ce bonheur, ils pourront suppléer par leur imagination à ce que nos froides paroles seront impuissantes à redire.

La pièce que nous avons vu se dérouler sous nos yeux est une épisode de la guerre de sept ans au Canada, puisée dans "Les anciens Canadiens" de M. de Gaspé. On comprend facilement l'intérêt qu'adû exciter la seule annonce de cette pièce, qui, au mérite de la nouveauté, joignait encore celui d'être essentiel-

lement canadienne et de retracer sous nos yeux des événements dont le souvenir seul suffit pour enflammer un cœur canadien. C'en était déjà assez pour attirer les défauts que M. E. Lapointe nous signala dans son discours d'ouverture, défauts qui se pardonnent d'autant plus facilement que cette pièce n'est qu'une sorte d'ébauche, susceptible d'être perfectionnée. Aussi avec quelle anxiété n'attendions-nous pas le moment où le rideau se lèverait, pour nous mettre en présence de ces braves défenseurs de la colonie ; cette anxiété n'était pas peu augmentée par la magnificence des décorations. Trois belles toiles, dues au talent artistique de M. l'abbé P. O'Leary, formaient le fond du théâtre, et représentaient une forêt ; l'illusion était complète ; les arbres semblaient se détacher sur le fond de la scène, et la couvrir en entier ; ce qui était bien propre à donner du relief à l'action.

Enfin le moment si désiré arrive, et le rideau se lève. D'abord la scène se passe dans un camp canadien. C'est une compagnie de braves soldats qui sont au bivouac, en attendant l'heure du combat. Pour chasser l'ennui, on invite *papa José* à raconter une histoire de son *deuxième père qui est mort*. Alors, *José* commence un récit où nous voyons passer devant nos yeux la Corrivaux avec tous les sorciers de l'île d'Orléans. M. J. Barry mérite de grands éloges pour l'habileté avec laquelle il s'est acquitté de ce rôle. Il y avait dans son ton et ses gestes un naturel qui nous attachait à son récit et le rendait très-intéressant.

Dans le second acte apparaît le héros de la pièce : Archibald de Cameron de Lochiel. C'est un jeune écossais accueilli autrefois par la famille des d'Harberville, comme un enfant adoptif, mais maintenant enrôlé sous les drapeaux de la fière Albion, et forcé par des ordres barbares que la discipline militaire ne lui permet pas d'enfreindre, de promener la torche incendiaire sur les domaines où s'était écoulée sa paisible enfance. Pendant qu'il est seul au milieu de la forêt, contemplant avec amertume les ruines qu'il a laissées sur son passage, des sauvages armés se précipitent sur lui et le chargent de chaînes pour le conduire à leurs frères au visage pâle. Alors a lieu un spectacle bien touchant. D'un côté, c'est ce jeune guerrier écossais, condamné à mourir au fond des bois sans avoir pu se disculper auprès de ses amis ; de l'autre, c'est la piquante originalité de cette scène pendant laquelle le brave Dumais obtient des sauvages la délivrance du prisonnier. La Grand'Loutre, chef des sauvages, avait trouvé un fidèle interprète dans la personne de M. E. Lapointe. Ce ton grave et solennel qui convient à l'éloquence du sauvage, ces gestes libres et naturels, tout était parfait.

Mais voici le moment le plus solennel : après la victoire des Canadiens sur les Anglais, Jules d'Harberville, et Archibald, ces deux amis d'enfance, ces deux frères qui viennent de combattre l'un

contre l'autre, se rencontrent sur le théâtre, et alors commence une scène difficile à décrire. D'un côté, Jules, se livrant à toute l'amertume de son cœur, adresse les plus sanglants reproches à son malheureux ami, de l'autre, ce sont les supplications et le désespoir d'Archibald qui se voit repoussé par son ami, par son frère. Ce spectacle, si touchant par lui-même, avait encore le mérite d'être représenté avec une perfection difficile à égaler. Oui, nous sommes certains d'exprimer les sentiments de tous les spectateurs en disant que les rôles de Jules et d'Archibald ont été joués admirablement bien. M. A. Letourneau qui représentait Jules, avait dans le maintien et les gestes, ainsi que dans le ton de la voix une noblesse et une fermeté très-bien adaptée à l'esprit de son rôle, et, ce qui est assez rare chez nos acteurs, nous pouvions lire sur sa figure et dans ses mouvements les durs combats d'une âme suspendue entre la vengeance et le pardon. Et chez M. A. Beaulieu, qui représentait Archibald, quel naturel, quel ton de conviction dans les prières et les supplications ! Il était impossible de résister aux charmes de cette déclamation si libre et si élégante, de cette voix sympathique qui rendait si bien les angoisses de la douleur et du désespoir. Aussi, en dépit des reproches de Jules, nous nous sentions invinciblement portés en faveur d'Archibald ; et quand celui-ci, désespérant de pouvoir toucher son ami, lui dit un dernier adieu, alors une sensation pénible se produisit dans l'auditoire, tous les yeux fixés sur Jules, semblaient implorer le pardon d'Arche, et lorsque Jules ouvrant les bras vers son ami, laissa tomber ces mots : " Je te pardonne," toutes les poitrines se sentirent soulagées, et des applaudissements spontanés accueillirent cette belle réconciliation.

Nous devons mentionner un spectacle qui a été fort goûté de tous les spectateurs, c'est un tableau vivant représentant la seconde bataille des plaines d'Abraham. Le tableau était divisé en trois parties. Dans la première les ennemis s'avançaient les uns contre les autres, et étaient sur le point d'en venir aux mains, la seconde représentait la mêlée, et enfin dans la dernière, les Canadiens triomphaient. Ce tableau éclairé par la lumière du magnésium, offrait un aspect splendide. Rien de plus magnifique que ces lances étincelantes aux rayons de la lumière, et se levant menaçantes sur la tête des combattants, ces chefs animant leurs soldats du geste et du regard, ces combattants à demi renversés sous l'étreinte d'un ennemi, ou bien étendus morts sur le champ de bataille. Cette scène toute nouvelle pour nous a eu un succès complet.

Il serait injuste de ne pas mentionner encore parmi les acteurs les noms de MM. A. Huot, J. Sinclair, T. Giguère, O. Pelletier, qui ont parfaitement tenu les rôles qui leur avaient été confiés. Enfin à tous nos confrères de la Rhétorique, nous devons de sincères re-

merciements pour toute la peine qu'il se sont donnée afin de nous préparer une si jolie fête.

La partie musical a aussi été à la hauteur des circonstances. M. C. Lavigne nous a exécuté avec beaucoup de succès, un magnifique solo de violon, et nous avons pu une fois de plus admirer les talents de cet artiste distingué. L'Union Orphéonique nous a aussi chanté un morceau intitulé : "La grenouille et le bœuf." Cette charmante composition a été fort goûtée de tous les assistants. La société Ste Cecile n'a pas manqué elle non plus au rôle important qu'elle joue dans toutes nos petites fêtes.

Monsieur le Supérieur termina la séance en adressant aux acteurs les félicitations qu'ils avaient si bien méritées, puis nous retirâmes, emportant de cette soirée des souvenirs qui resteront longtemps graves dans nos cœurs.

E. R.

## Nécrologie.

*Brevia dies hominum sunt. ....  
Quam flos egreditur et conteritur,  
et jugit velut umbra.*

—La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ; chaque année il lui faut une victime moissonnée dans nos rangs. Cette fois-ci elle nous paraît avoir été plus impitoyable que d'ordinaire encore.

Celui que nous pleurons aujourd'hui, il y a deux jours à peine, il était au milieu de nous, plein d'espérance et de force, s'associant à toutes nos joies, partageant nos labeurs et vivant de notre vie. Mais la faulx de l'implacable moissonneuse a passé, et elle est tombée cette plante, encore à son printemps, qui promettait de si beaux fruits pour les jours de la maturité. Il n'a fallu que quelques heures à la terrible maladie pour anéantir les plus légitimes espérances, pour envelopper du linceul lugubre et confiner à la froide demeure du tombeau cette existence chérie qui n'avait pas encore vu ses dix huit printemps.

Joseph Pelletier, notre confrère de la classe junior de Philosophie, était fils de M. Etienne Pelletier de St-Paschal. Les pieuses leçons que dès sa tendre enfance lui avait données une mère vraiment chrétienne, les beaux exemples de vertu reçus au foyer domestique, il s'efforça toujours de les retracer dans sa conduite. Au Collège, il avait conquis l'estime de ses maîtres par sa docilité, son application au travail et sa régularité. Ses confrères affectionnaient particulièrement en lui un caractère franc et loyal, une gaieté cordiale qui ne se démentit jamais. Aussi la nouvelle de son trépas soudain est-elle tombée comme un coup de foudre au milieu de la communauté. Il s'est éteint hier à 5½ hrs P. M., muni de tous les secours que notre sainte Religion prodigue à ses enfants, après deux jours seulement de maladie, mais après deux jours des plus grandes souffrances qu'il a supportées avec un courage et une résignation admirables. Pen-

dant tout le cours de sa maladie pas une seule plainte ne s'est échappée de ses lèvres.

Sa pieuse et tendre mère, avertie du danger que courait son Joseph, était arrivée à temps pour lui donner une parole d'encouragement, recevoir en retour une suprême marque de tendresse et recueillir son dernier soupir.

Et maintenant, ô cher confrère ; maintenant que la mort a mis entre toi et nous un mur de séparation, si, comme nous en avons la douce espérance, déjà tu l'abreuves à la coupe des célestes délices, nous t'en supplions, n'oublie pas tes amis de collège. Tu sais les dangers nombreux auxquels ils sont exposés ; tu connais les illusions perfides dont se berce notre âge. Sois du haut du ciel, notre ange tutélaire ; obtiens-nous la lumière qui nous fasse comprendre le néant des espérances de la terre, des plaisirs mondains, et la force qui soutiendra nos pas chancelants dans la voie qui conduit au port heureux du salut.

Nous de notre côté, nous te promettons un imperissable souvenir, et pour le cas où il te serait nécessaire encore, le secours de nos prières et de nos bonnes œuvres.

R. I. P

UN CONFRÈRE.

Collège de Ste Anne, 27 dec. 1879.

## Eclairage électrique.

Bon nombre de lecteurs de l'Abelle s'intéressent trop au progrès de la science moderne, pour que nous résistions à la tentation de leur communiquer certains résultats remarquables, obtenus en France, à l'aide d'une nouvelle pile dite : *Pile perpétuelle* de Tommasi.

Sans nous attarder à décrire cette pile, nous aborderons immédiatement le côté pratique de l'invention de M. Tommasi.

Actuellement l'éclairage électrique est pratique surtout à l'aide de machine dynamo-électriques. Or parmi ces machines, une des meilleures sans contredit est celle de Gramme, mais elle est dispendieuse. Il serait difficile de s'en procurer une avec le moteur qu'elle exige à moins de mille dollars.

Puis avec cette installation on pourrait avoir un seul foyer de 120 becs Carcel avec régulateur, ou 7 foyers moins intenses, à incandescence, et donnant chacun 8 à 10 becs Carcel.—Ce qui prouve, en passant, que, dans le fractionnement de la lumière née d'une source d'électricité puissante, on perd considérablement en intensité.—Or le prix de revient de la lumière de cette machine pour une heure serait de 27 centins. Avec la pile de Bunsen ordinaire, le même éclairage coûterait 55 centins.

Une pile de Tommasi donnerait la même quantité de lumière pour 13 centins. Cette économie extraordinaire est réalisée grâce à l'excellente disposition de la pile qui n'est utilisée que *rigoureusement* durant les heures de travail. Le gaz ordinaire ne pourrait pas donner la

même quantité de lumière à moins de 45 centins, sans compter le prix d'entretien et d'amortissement du chiffre d'installation.

Le *Cos. n.* à qui nous empruntons ces détails, ajoute que cette pile peut dès aujourd'hui être avantageusement employée à l'éclairage domestique et public. Plus tard elle nous donnera la force mécanique nécessaire pour mettre en mouvement les outils du foyer domestique. Elle servira aux travaux de la galvanoplastie, à la médecine, etc.

"Avec la *pile perpétuelle*, continue l'abbé Moigno, le problème capital de l'éclairage domestique et public est résolu de la manière la plus complète et la plus excellente, puisqu'on obtient autant de becs qu'on veut d'une *lumière très-brillante, très-blanche, très-fixe, très-calme, presque sans chaleur rayonnante sensible, brûlant sans oxygène et jusque dans le vide*, transformant une partie de l'oxygène en ozone et assainissant l'air. Son éclat, en outre, par une manipulation aussi facile que de tourner un robinet, peut descendre lentement ou subitement de l'intensité de 20 becs Carcel à celle d'une veilleuse, on même temps qu'on peut former un foyer de quinze becs, ou deux foyers de sept, ou bien encore trois foyers de cinq becs chacun."

Nous pouvons sans doute dans toutes ces merveilles faire la part de l'enthousiasme qui accompagne toujours une idée neuve ou un résultat pratique inattendu, mais, malgré tout, la pile de M. Tommasi sera une heureuse modification de celle de Bunsen au point de vue hygienique et pratique. Elle sera sans doute appelée à rendre de véritables services.

Terminons par une bluette. On vantait l'autre jour devant M. X... les nombreux avantages de la *pile perpétuelle*.— "Allez donc, s'écrie tout à coup M. X..., avec vos découvertes, vous renversez tout. Remarquez que si on vous en croyait, il n'y aurait plus de *terme aux piles !.....*" Horreur !

AMPÈRE.

## Conditions de ce Journal.

L'Abelle paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centins pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abelle.

Agents : à la petite salle, M. T. Mercier ; chez les externes, MM. E. Lamontagne et E. Genest ; à Nicolet, M. P. Cormier ; à Ste. Thérèse, M. T. Lord ; à Rimouski, M. A. Gagnon.